

Hearst 6 000 irréductibles amants des arts?

Jean-Noël Potin

Numéro 92, mai 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potin, J.-N. (1997). Hearst : 6 000 irréductibles amants des arts? *Liaison*, (92), 6-7.

HEARST 6 000 irréductibles amants des arts ?

Les qualificatifs ne manquent pas au sujet de Hearst : « petit Québec » ou « village gaulois », la capitale culturelle du Nord-Est ontarien défend avec autant d'agressivité plusieurs autres de ses symboles ; elle se targue en effet d'être aussi la capitale de l'original et de la motoneige. L'isolement à lui seul ne peut expliquer la dynamique qu'on observe à Hearst.

Cette communauté de 6 000 habitants est à environ 95 pour cent francophone, un seuil rarement atteint en Ontario. Pour une localité de cette taille, l'infrastructure n'est pas banale. Hearst est le siège d'un diocèse (ce qui n'a pas été sans incidence au niveau culturel) ; son université a ouvert des campus à Kapuskasing et à Timmins. Côté médiatique, la ville est bien desservie avec l'hebdomaire *Le Nord* depuis 1976 et la radio communautaire CINN-FM depuis 1988. Elle possède un Conseil des arts très dynamique et deux maisons d'édition, Le Nordir et les Éditions Cantinales. La compagnie Northern Cable propose davantage de canaux francophones à Hearst qu'à Toronto ou Timmins. Il faut y ajouter un réseau d'institutions officiellement bilingues, mais où le français prédomine. De plus, à Hearst, on observe le phénomène de l'assimilation à l'inverse.

Professeur à l'Université de Hearst, le sociologue Luc Bussièrès émet une hypothèse : « Contrairement à beaucoup d'autres villes ontariennes, les entrepreneurs locaux importants sont francophones, ce qui a contribué à faire de Hearst une communauté où l'on travaille et vit en français. » Un autre facteur de vitalité, selon Bussièrès, a été la création, en 1943, du Séminaire de Hearst, ancêtre de l'Université. « Beaucoup de ses étudiants sont demeurés dans la région et occupent aujourd'hui des postes-clés. »

L'isolement a également contribué à forger l'esprit de débrouillardise qui a fait la réputation de la communauté. Pour Luc Bussièrès, « un peu comme au Lac Saint-Jean, cet isolement a favorisé l'émergence d'une identité propre, d'une volonté d'autonomie et d'indépendance ». Jacques Poirier, codirecteur aux Éditions Le Nordir, renchérit : « Les gens ont toujours dû compter sur eux-mêmes ! »

Au niveau artistique, la quasi-insularité de Hearst n'a pas toutefois empêché l'évolution, voire l'avant-gardisme. L'artiste visuel Laurent Vaillancourt, qui en est un exemple manifeste, rappelle notamment l'époque de La Pitoune (1969-1975), organisme précurseur du Conseil des arts. « Hearst n'a jamais vécu en vase clos ; les périodes d'effervescence chez nous ont souvent coïncidé avec celles qu'on observait ailleurs, comme à Sudbury. » C'est ainsi que des échanges existaient entre CANO et La Pitoune.

La création du Conseil des arts de Hearst, en 1978, n'a fait que confirmer l'engouement pour les arts. La communauté est vite entrée dans le circuit canadien des arts de la scène. Avec Toronto, Roch Voisine a choisi Hearst comme seule autre étape ontarienne de sa tournée canadienne en 1994. Le passage de Broue, en 1993, constitue un autre événement marquant,



Broue, le grand succès du théâtre québécois, a été présenté en 1993 et devrait y revenir en 1998, lors du 20^e anniversaire du Conseil des arts de Hearst.

d'autant plus qu'il y a encore des villes québécoises qui attendent la venue de ce spectacle depuis plus de vingt ans. Le directeur du Conseil, John Candie, souligne qu'« il faut oser aller au devant des choses, savoir être agressif et foncer ». Le Conseil a connu des années incroyables, surtout en 1992-1993 : « En moyenne, on présentait deux grands spectacles par mois : Courtemanche, André-Philippe Gagnon, Kashtin... et la communauté

était fidèle au rendez-vous. » Mais en 1995-1996, le Conseil a été victime de son succès ; devant autant de variété, le public a fini par devenir sélectif et ne se déplace que lorsqu'un spectacle l'intéresse. Aujourd'hui, de nouvelles stratégies de marketing (notamment la vente de billets de saison) contribuent à la relance.

Les spectacles *grand public* demeurent de toute évidence plus faciles à rentabiliser. À l'instar de **Broue**, un spectacle de Gilles Latulippe génère davantage de recettes que la présentation d'une pièce de théâtre franco-ontarienne. Mais le Conseil estime que la promotion des artistes d'ici fait partie intégrante de sa mission culturelle. **Le Bateleur**, de Michel Ouellette, **Deuxième Souffle**, de Marinier et Lalande, et **L'Insomnie**, de Robert Marinier, ont toutes été présentées à Hearst, même si certains spectateurs, selon Jacques Poirier, en ressortent quelquefois « un peu abasourdis ».

Pour John Candie, « le problème des diffuseurs franco-ontariens, c'est qu'ils sont trop à cheval sur leurs principes dans le domaine du théâtre ; on refuse parfois une production franco-ontarienne parce que ça sacre ou ça fume dans la pièce ».

C'est ainsi que la tournée de **Lavalléville**, d'après l'œuvre d'André Paiement, coproduite par le Théâtre du Nouvel-Ontario et Vox Théâtre, a connu un triste sort. Hormis Sudbury, ville de résidence du TNO, Hearst a été le seul centre qui souhaitait acheter ce spectacle d'ici. Aucun autre diffuseur franco-ontarien n'était prêt à suivre. « Les gens ne réalisent pas le temps et l'argent dépensés pour la création franco-ontarienne ; si on n'encourage pas cette dernière, le théâtre de création sera tout simplement appelé à mourir », lance John Candie.

En plus du combat qu'il mène à titre de diffuseur, le Conseil des arts de Hearst souhaite également encourager le talent local. Il a, par exemple, fourni une aide financière à l'humoriste Éric Lord pour lui permettre de poursuivre ses études à l'École nationale de l'humour. Le Conseil a aussi encouragé le chanteur André Lanthier en lui remettant la somme nécessaire pour

plaire que la municipalité accorde un faible pourcentage de son budget aux arts, moins en tout cas que la moyenne canadienne qui s'élève à 4,1 %. Pour cette raison et à cause du contexte de réduction budgétaire, une fondation sera bientôt créée afin d'assurer au Conseil des arts de Hearst une certaine autosuffisance.

En attendant, fière du talent issu



Le Conseil des arts de Hearst est l'un des rares diffuseurs en Ontario français à miser sur le théâtre franco-ontarien ; le 10 avril dernier, il présentait *L'Insomnie*, de Robert Marinier. Photo : Jules Villemaire

endisquer une chanson sur la dernière compilation de l'APCM, **Pleine lune**.

La ville de Hearst compterait-elle 6 000 irréductibles amateurs des arts ? Pas nécessairement. Au dire de Jacques Poirier, « il reste beaucoup à faire pour valoriser la culture et le village d'irréductibles est un peu un mythe ». Le poète-éditeur s'inquiète du fait que Hearst ne compte plus un noyau de créateurs, du moins pas aussi important qu'à l'époque de La Pitoune. De son côté, John Candie dé-

de ses rangs, Hearst profitera de son 75^e anniversaire pour rendre hommage à ses créateurs. Lors des célébrations, qui se dérouleront du 27 juin au 3 juillet 1997, on mettra à l'affiche les poètes Guy Lizotte, Jacques Poirier et Pierre Albert, les chanteurs Donald Poliquin, André Lanthier et Paul Demers, ainsi que le romancier Doric Germain, histoire de prouver une fois de plus qu'à Hearst rien ne se fait totalement comme ailleurs.

Jean-Noël POTIN